

THEATRE DES CELESTINS

Directeur
JEAN MEYER

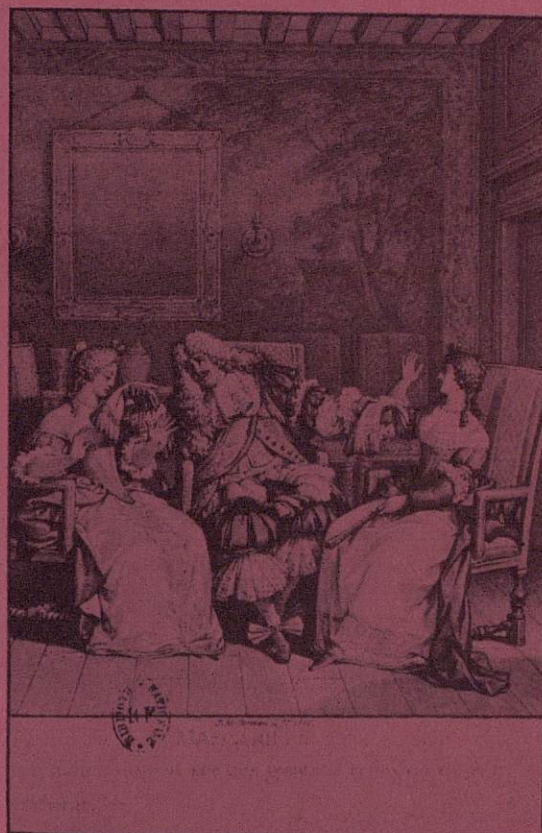
Directeur de la scène
RENÉ MONIEZ

Régisseur général
Jean-Claude DELHUMEAU

Chef machiniste
ROGER GIRARD

Chef électricien
MARC BRUN

Chef costumière
Josiane BERTHAUD



THÉÂTRE
DES
CÉLESTINS

Maquette
RENÉ PERRIN

Impression : COMIMPRIM

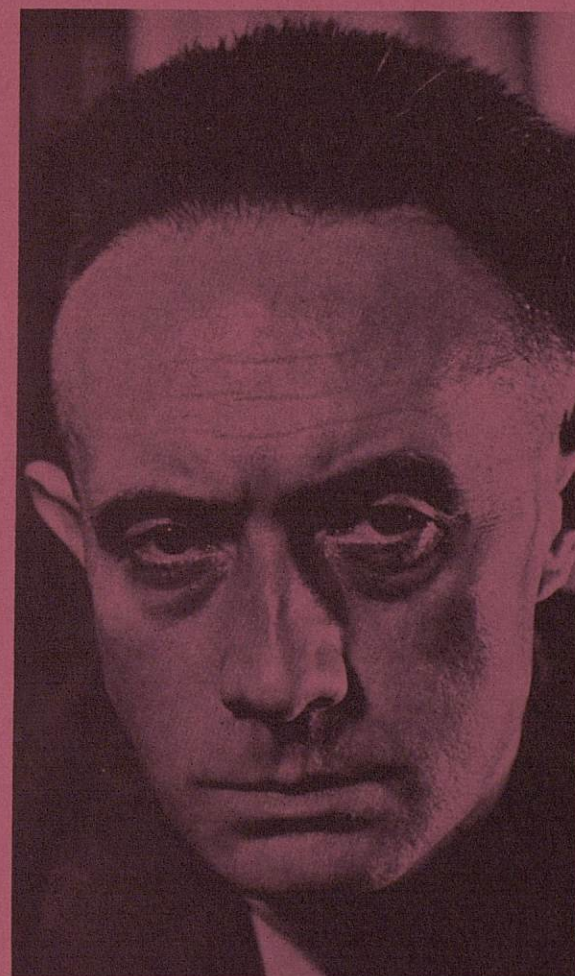
2028 w133

THEATRE DES CELESTINS

Du 14 au 25 novembre 1984

BROCELIANDE

de
Henry de Montherlant



SAISON 1984-1985

BROCELIANDE

d'Henry de Montherlant

« Brocéliande » est de l'espèce des pièces (Knock, par exemple) qui, sous une enveloppe plaisante, recèlent une ou plusieurs idées profondes.

Les deux « idées » sont ici :

I - Que certaines natures ont besoin de l'imagination pour se soulever au-dessus d'elles-mêmes. « Si on me disait tous les jours que je suis Michelet, je deviendrais Michelet » : première phrase-clef de la pièce.

II - Qu'on peut être un mystificateur sur certains points, et ne plus l'être sur d'autres. C'est la source de l'erreur de Mme Persilès sur son mari.

Persiles est ce demi-simulateur, qui ne simule pas à « l'instant de la vérité ».

III - « Faut-il donc mourir pour prouver que l'on est sincère ? » Seconde phrase-clef de la pièce.

D'un certain point de vue, on peut dire que Brocéliande est une tragédie de l'amour-propre.

Persilès se tue aussi, je pense, devant la perspective de « bonheur reconstruit » que lui laisse entrevoir l'amour de sa femme.

La comparaison finale avec la mort de Don Quichotte, faite par Persilès, est fautive. Don Quichotte ne meurt pas parce qu'il a cessé d'être fou ; il cesse d'être fou quand il sent les approches de la mort : c'est tout juste le contraire. Le roman de Cervantès n'a pas la profondeur que lui prête Persilès ».

A ces observations d'Henry de Montherlant que je livre au public pour la première fois, ajoutons la fin de sa préface.

« Quelques-uns diront peut-être que cette Brocéliande est sans doute une œuvre nécessaire aux yeux de son auteur en tant qu'auteur, puisqu'il l'affirme, mais s'interrogeront si elle est nécessaire pour lui en tant qu'homme, si elle est une œuvre qui sort bien de sa nécessité intérieure. Là-dessus je prendrai un exemple qui hante comme une larve quiconque vient de se gorgé de l'histoire romaine : le suicide. Les motifs qui ont poussé un artiste à exécuter telle œuvre d'art peuvent être aussi profondément nécessaires et cependant aussi indiscernables, si l'artiste ne les révèle pas, que les motifs véritables d'un suicide, enfouis et à jamais perdus pour le monde quand le mort n'a pas expliqué son geste, ou quand l'explication n'en est pas évidente ».

Montherlant avait fixé l'heure et le jour de sa mort : seize heures le 21 septembre 1972. A ce rendez-vous, il ne fut pas en retard d'une seconde et il s'est tué comme son ami Belmonde, le toréador, l'avait fait jadis, d'une balle dans la bouche.

Depuis quand avait-il fixé cette date?... Une chose est sûre, il y pensait seize années auparavant en écrivant Brocéliande. Il a donné à son héros l'âge qu'il avait à ce moment-là. Pour qui l'a bien connu, plus de doute : Persilès c'est Montherlant lui-même qui veut révéler, à la lueur de sa fin sinistre le semi-simulateur qu'il fut toujours, simulateur qui souffrait – o paradoxe – de ne pas être cru, qui souffrait aussi chaque jour davantage du déclin spirituel de la France.

Ce terrible auto-portrait d'outre-tombe lucide et sans complaisance, sans précédent aussi, fait de Brocéliande une œuvre unique dans l'histoire universelle de l'Art dramatique.

J. M.

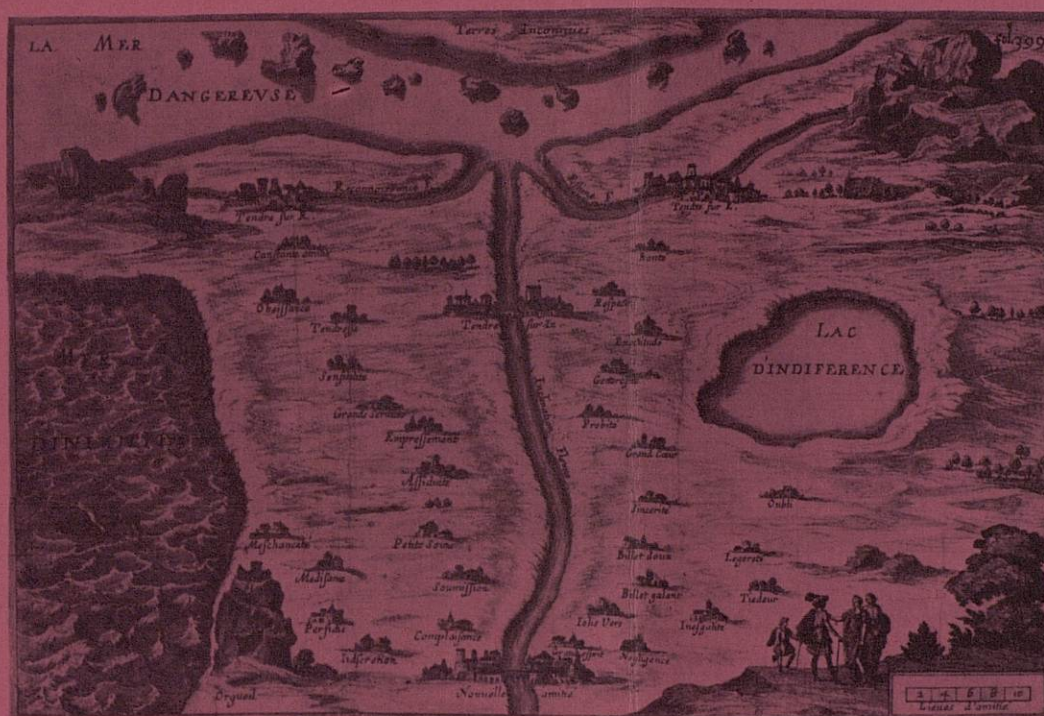
Décor de Jean-Denis Malclès
Mise en scène de Jean Meyer

<i>Persilès</i>	Jean MEYER
<i>Mme Persilès</i>	Louise CONTE
<i>Edgar Bonnet de la Bonnetière</i>	Bernard RISTROPH
<i>Emilie</i>	Jackie SARDOU
<i>L'employé du gaz</i>	Robert CHAZOT
<i>Le facteur</i>	Philippe CHEVALLIER

Satire cruelle d'une « camarilla » puissante, par le biais d'une peinture de sottes imitatrices des vraies précieuses. La farce – car c'en est une – est simple et directe. L'exposition en est vive et le ton brillant. Une pirouette fait le dénouement.

La rencontre heureuse de la hardiesse du sujet avec une écriture neuve, un verbe plein de feu et de vérité, fait rire aux larmes le Louvre et la rue Saint-Denis. Tout Paris court au Petit Bourbon. Louis XIV lui-même est conquis et les comédiens de Monsieur deviendront bientôt les comédiens du Roi.

Jean MEYER



Carte du Royaume de Tendre, gravure de François Chauveau (1654)

LES PRÉCIEUSES RIDICULES

de Molière

Après quinze ans passés au sud de la Loire, Molière retourne à sa ville natale. Il y débute le 18 novembre 1659 avec « Les Précieuses Ridicules », et cette petite comédie, en un jour, le rend à jamais célèbre. Le miracle parisien s'est accompli. Dès la seconde représentation Molière double le prix des places.

Il crée le rôle de Mascarille et accueille dans sa troupe Jodelet, vieux farceur de la haute époque, auquel non sans élégance, il fait jouer une dernière fois son propre personnage.

Si le talent a la faculté de porter ombrage à la « médiocratie », quels sont les risques du génie !... Molière sent le danger. Il s'écrira bientôt : « Ils veulent me détourner des autres ouvrages que j'ai à faire ». Ce prodigieux succès il le doit au public, qui seul importe et qui lui sera toujours fidèle.

Avec désinvolture, avec une joyeuse insolence, il attaque, à la fois, une mode et un parti : celui de ceux qui veulent diriger les âmes en dirigeant les esprits.

Décor et costumes de Suzanne Lalique
Mise en scène de Jean Meyer

<i>Du Croisy</i>	Marc DUFOUR
<i>La Grange</i>	Christophe LEMEE
<i>Gorgibus</i>	Gérard PICHON
<i>Marotte</i>	Muriel GALLENE
<i>Magdelon</i>	Corinne LE POULAIN
<i>Cathos</i>	Vannick LE POULAIN
<i>Mascarille</i>	Maurice RISCH
<i>Un porteur</i>	André SANFRATELLO
<i>Un porteur</i>	Philippe CHEVALLIER
<i>Jodelet</i>	Olivier LEJEUNE
<i>Un laquais</i>	Denis JOURDA
<i>Un laquais</i>	Pierre CHANU